

2013
LES

Années

Le journal de cette année – n°37 – 15.09.2013

SEPT

Nos villes en regorgent: *rue du 1^{er} septembre, rue du 2 septembre, rue du 3 septembre* et cætera, jusqu'à la dernière rue du dernier jour du mois! Ce sont là les souvenirs de la progression des armées alliées en septembre 1944: un jour à Vienne, le lendemain à Givors, le jour suivant à Lyon...

Septembre, septième mois du calendrier romain. Septembre, mois de toutes les rentrées: scolaire, politique et artistique depuis l'avènement de la République. Mais pour les catholiques sérieux, il reste le mois de Notre-Dame-des-Douleurs! Eh oui, braves gens! Notre-Dame-des-Douleurs sévit encore! Elle est même «Notre-Dame-des-Sept (toujours le sept!) -Douleurs», nom d'une petite municipalité du Québec en même temps que celui de plusieurs lieux de culte en Chine ou à Trois Bassins, Île de la Réunion!

Septembre des Riches Heures du Duc de Berry: le mois où le cul d'un paysan occupe le plein centre de l'image. Certes, recouvert d'un mignon culoton blanc. Rajoutée après coup? Ça y ressemble! Allez y voir. Je vous laisse juge!

J'écarte les «Onze septembre» ou «Septembre noir» (renvoyant à l'attentat des JO de Munich), pour me souvenir de Pietro Paolo Savorgnan di Brazzà, dit Brazzà, mort (assassiné?) un 14 septembre à Dakar. Penchez-vous sur sa vie: un vrai grand honnête homme celui-là! Et en guise d'introduction, si vous ne l'avez pas encore fait, précipitez-vous sur *Équatoria* de Patrick Deville (Le Seuil, 2009).

Mais mon colon, celui que je préfère, c'est un 22 septembre (où) au diable vous partîtes et (où) depuis, chaque année, à la date susdite, je mouillais mon mouchoir en souvenir de vous...

Michel Lalet

L'écrivain de la quinzaine

ERRI DE LUCA COMME OUVRIR LA FENÊTRE SUR UN PAYSAGE AIMÉ...

J'emprunte ce titre à la belle émission de Kathleen Evin dans *L'humeur vagabonde* du 3 juin (à réécouter sur le site de France Inter).

Peu d'écrivains ont, comme lui, une œuvre qui accompagne leur vie. La ville de Naples d'abord, le Naples d'après-guerre où *autour de moi, il mourrait plus de jeunes que de vieux*. Il naît dans le quartier populaire de Montedidio. Son père lui transmet la passion de la langue et des livres.

À dix-huit ans, il découvre à Rome l'engagement révolutionnaire. Il sera l'un des responsables du mouvement Lotta Continua.

À sa dissolution, en 77, il refuse de s'engager dans la clandestinité et la lutte armée. Il se fait ouvrier et, dans le contexte difficile des années 80, ouvrier solitaire et itinérant. Il travaillera également dans les mouvements humanitaires. À son père mourant, il offrira son premier livre, *Non ora, non qui (Une fois, un jour)*. La découverte de la Bible constitue une des autres sources de son écriture.

*Les poissons ne ferment pas les yeux*¹ a paru en avril. Il raconte l'enfant de dix ans qu'il fut et qui n'a cessé de vivre en lui. (À preuve, dans *Montedidio*³, c'est le même enfant, trois ans plus tard, qui s'essaie avec une application mystique, à trouver le geste de lancer son boomerang. Il faudra la découverte de l'amour pour qu'un soir il le lance enfin. Un roman d'initiation d'une beauté prodigieuse.) Ici, l'enfant va passer les vacances sur l'île d'Ischia, face à Naples. Le cabanon sans eau ni électricité où il loge avec sa mère et sa sœur est situé près du port des pêcheurs. Il s'émerveille de leurs gestes, ils l'emmènent avec eux.

Mais la grande affaire de ce roman, c'est que le corps de dix ans est bien étroit pour loger ce qu'il



pressent, puis découvre, du sentiment amoureux. Mais il lui faudra subir la terrible épreuve d'une rossée – trois autres garçons convoitent la fillette avec laquelle il parle et l'envoie à l'hôpital – pour vivre ces brefs moments où la vie bascule au point que *la vie ajoutée ensuite, loin de cet endroit, n'a été que divagation*. Les paragraphes qui racontent le premier baiser sont admirables:

Elle passa ses doigts sur mes yeux et puis, de ces doigts-là, elle descendit sur les ailes de mon nez, sur ma bouche, jusqu'au menton. Et elle posa ses lèvres sur les miennes entrouvertes d'émerveillement.

[...] *Bien d'autres baisers s'ajoutèrent encore au milieu des barques. À chacun d'eux, je me voyais grandir...*

[...] *Nous restâmes assis côte à côte, les genoux relevés. Les baisers partaient de nos talons plantés dans le sable. Ils remontaient nos vertèbres jusqu'aux os du*

La vie ajoutée ensuite n'a été que divagation.

crâne, jusqu'aux dents. Aujourd'hui encore, je sais qu'ils sont le plus haut sommet qu'atteignent les corps. De là-haut, du point culminant des baisers, on peut descendre ensuite dans les gestes

convulsifs de l'amour.

La séparation des deux enfants est d'une pureté absolue: *Notre chambre au milieu des barques fut éclairée par la lune montée sur la proue devant nous. Nous nous détachâmes, les lèvres engourdis. Le chemin vers nos maisons se fit à l'aveuglette, en le perdant côte à côte. À un croisement, nous nous séparâmes, dégageant nos mains sans besoin d'autre salut.*

On retrouve la même beauté d'écriture dans un livre-fable qui met en valeur une des passions de De Luca, la montagne: *Le poids du papillon*. Un chamois y met en scène sa propre mort sous la balle du chasseur. Il faudrait dire encore l'âpre beauté de la nature dans tous ses textes, allégorie du difficile apprentissage de la vie et des amours meurtries et sublimées.

Rémi Lehallier

1. *Les poissons ne ferment pas les yeux*, Gallimard, 2013

2. *Montedidio*, Gallimard, 2001

3. *Le poids du papillon*, Gallimard, 2009

MICHÈLE LESBRE UN RENDEZ-VOUS AVEC LA VIE

Michèle Lesbre est une auteure présente au monde et aux autres. Je connais peu de livres d'elle, celui-ci est le deuxième¹. La narratrice y évoque les luttes et idéaux qui ont marqué son époque, la nôtre. L'histoire est là, en sourdine.

Elle se sent dans ce moment de la vie où le temps tout à coup *menace de vous engloutir*, où domine l'impression *de lente et inexorable fin de tous (nos) espoirs [...] l'érosion des certitudes qui avaient emballé notre jeunesse*.

Elle embarque sur le transsibérien pour retrouver Gyl, son compagnon d'utopies, l'homme aux cerfs-volants, parti prolonger ses rêves au bord du lac Baïkal. Même si leurs quotidiens sont séparés depuis longtemps, l'absence de nouvelles de lui l'inquiète.

Elle observe la pâle lueur de villages insomniaques, la trace lumineuse d'une gare anonyme, les pins et bouleaux (qui) émergeaient de la brume et les fantômes qui refont surface; elle nous parle de ce temps particulier du voyage où les heures n'étaient pas du temps, juste une fuite, un sursis peut-être...

Elle n'a pas voulu prendre le train des touristes, lui préférant l'omnibus, *sinon j'aurais peut-être traversé la Sibérie sans prononcer un seul mot de cette langue...*

Elle aime les rencontres. *N'avez-vous jamais croisé de ces êtres qui semblent ne pas se trouver sur votre chemin par hasard mais par une sorte d'évidence si bouleversante que votre existence en est subitement transformée.*

Ainsi la dame du canapé rouge, sa voisine du dessous à qui elle fait la lecture (un gage pour se faire pardonner le bruit d'une soirée).

Pour ces moments, elle choisit la rencontre avec des femmes qui ont eu des parcours peu ordinaires. Olympe de Gouges, Marion du Faouet, Anita Conti, Milena Jesenská – qui

traversa la Moldau à la nage pour rejoindre son amoureux – Hélène Bessette...

Elle cherche à la réveiller de cette torpeur où Clémence s'enlise, sur son canapé rouge, dos aux toits de Paris, fenêtres fermées, elle veut la ramener à la vie...

Petit à petit des liens très forts se tissent entre elles... Clémence, parce qu'elle est *toujours prête à saisir un instant lumineux*, est entrée dans sa vie pour lui donner peut-être *la chance d'apprivoiser ce temps redouté de la vieillesse*.

Au retour de son voyage, les surprises ne manquent pas. Le cœur nous bat très fort. Il est question de la belle démesure de l'amour et de la vie, de poésie et d'un regard bleu sombre. Je referme ce livre. Je suis bien.

Ce livre est dédié au « petit monsieur de la station Gambetta ». Celui qui lui a souri avant de sauter sur les rails².

Aline Salomon

1. *Le canapé rouge*, M. Lesbre, Sabine Wespieser, 2007
2. *Écoute la pluie*, M. Lesbre, Sabine Wespieser, 2013

RICHARD FORD « MA MÈRE »

« Dans les yeux de ma mère, il y a toujours une lumière », chante Arno et, de Philippe Claudel, avec *Quelques-uns des cents regrets*, à Jeanne Benameur dans *Les demeures*, toujours cette relation ambiguë et tragique d'une mère et de son enfant.

On reste enfermé dans ses secrets, on ne sait rien de l'autre. On ne se confie pas. On se tait. On ne dit pas « Je t'aime ». On le dit à son chien, pas à sa mère.

Et la vie avance comme cela, pas à pas, lentement, meublée de petits riens.

Et puis un jour, elle s'en va et elle nous manque.

On voudrait la retenir, lui hurler ce « Je t'aime » qu'on ne lui a jamais dit.

Tout cela, on le retrouve dans *Ma mère* de Richard Ford, petit bouquin paru en 2008.

Oh, là on n'est plus dans un de ses gros pavés au style flamboyant, peinture d'une Amérique désenchantée et de personnages à la dérive. Non. On est dans une biographie – la sienne et celle de sa mère – simple et sans fioritures. Richard Ford raconte, point-barre.

Je sais bien que d'aucuns diront que... Ford... etc. Non, pas là! Il parle de sa mère comme on parlerait de la nôtre, comme votre voisin en parlerait. Avec de la retenue parfois. Ce n'est jamais mélo, pas triste, on ne pleure pas. On est interpellé. Simplement.

On n'en sort pas indemne. On se dit que la prochaine fois qu'on verra sa mère, on lui dira qu'on l'aime mais on sait bien que les mots ne sortiront pas. Pourquoi? Et puis, on se dit que ces regrets (en est-ce d'ailleurs?) sous-tendent une majeure partie de son œuvre.

J'étais parti pour parler de son dernier livre, *Canada*, mais celui-ci – plus ancien – m'a ému.

Ma mère s'appelait Edna Akin, elle est née en 1910... Même ensemble nous demeurons seuls... J'ai aimé ma mère comme un enfant heureux... Ma mère connaissait la vie... Ma mère n'évoquait jamais cette période de sa vie... Ça avait été leur époque à eux et ça ne me regardait pas... Je me suis rappelé bien des choses dont je ne parle pas aujourd'hui... J'ai essayé d'inclure tous ces souvenirs dans mes romans... Et je la vis, son visage blême en retrait derrière la vitre... Concentre-toi sur ta propre vie... Laisse la mienne tranquille... Je remarquais qu'elle vieillissait... Je sentais qu'elle m'aimait... Dans les yeux de ma mère, je vis alors une lumière...

Voilà.

Mario Lucas

Ma mère, Richard Ford, éd. de l'Olivier, 1988 (trad. parue en 1994)

Le chant des gastronomes



Le XIX^e siècle fut, en France, le grand siècle de la poésie. On versifiait alors un peu partout, à tout âge et en toute circonstance, dans les beaux salons parisiens comme aux champs ou à l'usine. Les Hugo, Lamartine, Baudelaire, Verlaine et autres Mallarmé ne sont que la partie émergée de la fièvre poétique qui s'est alors emparée du pays.

Nous voudrions, dans cette rubrique, vous faire partager, de temps à autre, quelques-unes de ces richesses qui nous montrent, à un siècle de distance, que la poésie peut être à la fois savante et populaire, profonde et légère, universelle et provinciale, rare ou, au contraire, profuse. Il nous semble, à vrai dire, que cette profusion, si elle court toujours le risque de la médiocrité, est sans doute la condition d'éclosion d'un Rimbaud. De tous les Rimbaud.

Les revues nous serviront de guide pour ce parcours. Siècle de la poésie, le XIX^e siècle fut aussi celui des revues. On en compte pour tout, des revues politiques aux revues de voyage, en passant par les revues de mode, les revues littéraires, les revues scientifiques, techniques, industrielles, et jusqu'aux revues attachées à des corps de métier bien particuliers, comme le *Moniteur de la parfumerie : journal spécial pour MM. les parfumeurs et coiffeurs*, ou encore le merveilleux *Journal des commissaires de police*. Ces revues sont organisées en rubriques et il est bien rare de ne pas y trouver de la poésie.

La *Revue gastronomique*, avec laquelle nous commençons ce petit voyage, ne connut que deux numéros : le premier en octobre 1851, le second en novembre. Elle disparut ensuite. Le « Chant des gastronomes », dont nous reproduisons quatre des huit strophes, parut en page 7 du premier numéro. Il est signé Adolphe Pécatier, littérateur prolifique qui fit paraître, entre les années 1840 et 1860, une bonne vingtaine de fictions populaires, parmi lesquels *L'Amour dans les prés, ou le premier péché de Jeannette, Louise, ou la captivité d'une jeune française en Afrique*, et des recueils de chansons, dont *Le Flambeau des chansonniers, recueil de chansons bachiques, grivoises, comiques et sentimentales qui n'ont pas encore paru et qui sont le produit des meilleures sociétés chantantes de la capitale*. Musique!

Hugues Moussy

Quand sur le terrain politique,
Où chacun pour soi veut bâtir,
Une éruption volcanique
Menace de nous engloutir,
Paisibles amis de la table,
Avant le moment redoutable,
Fuyons ces dangereux discords ;
Que tout se dissolve et se mine!...
Mais sauvons au moins la cuisine
Pour la gloire de notre corps!

Oui, lorsque sur le sol qui tremble,
Se battent quelques nains rivaux,
À l'écart livrons-nous ensemble
À nos pacifiques travaux.
Employons-y tout le génie
Qui inspire la gastronomie ;
Inventons de nouveaux ragoûts...
Que les sots aiguisent leurs armes,
Nous, à table, loin des alarmes,
Aiguisons nos sens et nos goûts.

[...]
Des César et des Alexandre,
Rougis-en, pauvre humanité!
Quelques villes mises en cendre
Fondèrent la célébrité ;
Mais la raison réparatrice,
Bien que lente dans sa justice,
Enfin a pesé leurs lauriers,
Et préfère à ces faux grands hommes
Nos inoffensifs gastronomes
Et nos sublimes cuisiniers.

Cette science humanitaire,
Ses progrès en sont le garant,
Parmi les gloires de la terre
Un jour aura le premier rang.
Ses docteurs en chaire publique
Tiendront leur cours gastronomique ;
Et pour stimuler les talents,
Au lieu d'une couronne vaine,
Les lauréats, chaque semaine,
Pour prix auront des ortolans.

MILORD

Avec tous les morts de ces dernières semaines, on prend du retard, on en oublie, sans compter ceux qui frappent déjà à la porte comme Mandela, Chirac, Régine, Giscard, etc. On ne sait plus où donner de la tête. Mais n'anticipons pas. Il y en a un qui mérite quelques lignes ici et même, disons-le, une déclaration d'amour : Milord est parti. Il va falloir faire sans lui. Bon sang, on l'aimait beaucoup, lui qui nous fit l'immense cadeau de créer ses chansons en français quand il aurait aussi bien pu choisir l'italien, le grec, l'arabe, l'espagnol ou le catalan une fois parti d'Alexandrie. Lui le gigolo d'une femme de mauvaise vie, comme dit ma mère lorsqu'elle apprit sa liaison avec Édith Piaf. Lui qui illumina nos adolescences d'un soleil qu'on ignorait sous les ciels-en-Picardie et qui, surtout, mit sur « Ma-Li-ber-té » les quatre notes aujourd'hui encore utiles pour éviter de croire au pire. Le métèque a vécu en poésie.

Jean-Louis Rambour

une chanson

LES TUILERIES

Le poème de Victor Hugo, écrit en vers de cinq pieds, prend son envol avec Colette Magny. Description d'une bande de « mauvais garçons » dont on retrouve des échos chez Lavilliers (*On the road again*), la chanteuse lui donne la nonchalance d'une balade, l'âpreté des « joyeux bandits » et, à la fin, la splendeur lyrique d'une apothéose : « *Nous avons l'ivresse, L'amour, la jeunesse, L'éclair dans les yeux, Des poings effroyables ; Nous sommes des diables, Nous sommes des dieux !* » Tout est dans la voix, l'insolence de la jeunesse, l'ivresse de maîtriser sa vie. Colette Magny a coupé dans le texte de Hugo pour n'en garder que ces 2'30" incisives et lumineuses.

On peut l'entendre sur YouTube.

AUJOURD'HUI MAMAN EST MORTE



Meursault vient de perdre sa mère. Il se rend à l'asile pour l'enterrement. Sans émotion, il veille le corps, refuse de faire ouvrir le cercueil et repart aussitôt après la mise en terre. Le lendemain il rencontre Marie, l'emmène au cinéma et couche avec elle. Puis son voisin Raymond le sollicite et les ennuis commencent. La tragédie se jouera sur une plage écrasée de soleil. Meursault tire d'abord une fois puis il presse à nouveau la détente à quatre reprises. Un meurtre qui va le confronter à l'implacable « justice » des hommes.

Adapter *L'Étranger* en BD est un pari risqué. Jacques Ferrandez était sans doute le plus à même de relever le défi. D'abord parce qu'il a déjà adapté Camus (*L'hôte*, une nouvelle tirée du recueil *L'exil et le royaume*) et ensuite parce que c'est un dessinateur parfaitement à l'aise pour mettre en images l'Algérie des années 30. Respectant au maximum le texte d'origine, sa construction suit scrupuleusement la chronologie des événements et il a focalisé toute son attention sur les dialogues, laissant le plus souvent de côté la voix off qui est très présente dans le roman. Le résultat, gratté jusqu'à l'os, est bluffant.

L'Étranger, c'est avant tout une réflexion philosophique sur la condition humaine. Meursault est un personnage totalement atypique sur lequel la vie semble constamment glisser. Il traverse chaque jour avec insouciance. Rien, absolument rien, n'a d'importance. Son patron lui propose-t-il une promotion ? Pour lui cela n'a pas de sens. La seule question valable est : que fait-on sur cette terre ? La vie est absurde, elle ne vaut pas la peine d'être vécue. Meursault refuse les règles de la société. Il ne croit pas en Dieu. Sa confrontation avec l'aumônier, qu'il refuse d'appeler « mon père », est d'une rare violence. Profondément antisocial, c'est un être mystérieux dont il est impossible de comprendre le fonctionnement intime.

Graphiquement, la patte de Ferrandez est inimitable. Mélangeant dessin au trait et aquarelle, il représente à merveille la mer, le soleil, la lumière si particulière de la méditerranée, la chaleur... La retranscription d'Alger est par ailleurs d'une grande fidélité (notamment le port et la prison Barberousse) et on a l'impression de ressentir le bruit et les odeurs d'épices qui montent de la ville.

Une adaptation lumineuse. Difficile de matérialiser les silences de Meursault, difficile de traduire en images son état d'esprit si particulier, insaisissable. Jacques Ferrandez a su exprimer le détachement que le jeune homme affiche en toute circonstance. Avec talent et simplicité, il offre un magnifique écrin au chef d'œuvre de Camus.

Un très grand album.

Jérôme Prévost

L'Étranger de Jacques Ferrandez, d'après Albert Camus. Gallimard, 2013. 134 pages. 22 euros.



Constellation orange

De l'écorce percée
ont jailli mille gouttelettes.
Elles sont retombées
sur mes doigts
en longues coulées sucrées,
odorantes.

Ainsi, je l'imagine,
finira le ciel,
dans un parfum de fruit crevé.

« Constellations » – Texte : Hugues Moussy – Peinture : Hervé Gouzerh

MICHÈLE HALBERSTADT L'ART D'ENFILER LES CLICHÉS COMME DES PERLES

« À quoi bon vivre quand on craint à ce point d'être soi-même ? » C'est parce qu'elle n'a pas su répondre à cette question qu'une gamine de douze ans décide d'en finir et avale tous les médicaments de la pharmacie familiale. Nous sommes en 1968. Pour la petite collégienne vivant en plein cœur de Paris, l'existence est devenue trop difficile depuis la mort soudaine et inattendue de son grand-père adoré. Élève médiocre au physique peu avenant, en conflit avec sa mère et souffrant de la comparaison avec une grande sœur brillante, l'ado en souffrance ne peut trouver aucun réconfort auprès de qui que ce soit. Seule solution, aussi abrupte que définitive : en finir une bonne fois pour toute. Mais si, finalement, cette tentative de suicide était le premier pas vers une rédemption aussi inattendue que salutaire ?

Bon, comment dire cela gentiment ? Ce roman cucul la praline au possible enfonce des portes déjà ouvertes des centaines de fois. Tous les clichés s'empilent avec une confondante naïveté : la petite est moche, mal dans sa peau, confrontée au décès d'un proche, en conflit ouvert avec sa mère, sans aucun ami et incomprise par ses enseignants. Rajoutez un oncle cupide et sans cœur et le tableau sera complet. Et encore, je ne vous parle pas de la conclusion, par trop idyllique. Un point positif tout de même, l'écriture est fluide et plutôt agréable, même si les mots de l'enfant ressemblent trop souvent à des mots d'auteur. Bref, tout ça pour dire qu'il n'y a pas grand-chose à sauver de cette guimauve bien fade. À peine 150 pages, aussi vite lues qu'oubliées.

Jérôme Prévost

La petite, Michèle Halberstadt, Albin Michel, 2011, 148 pages, 12,90 euros.

CLAIRE KEEGAN LUMINEUSE IRLANDE



Une fillette est amenée par son père chez des amis de la famille. Sa mère, qui a beaucoup à faire et attend son huitième enfant, préfère qu'elle passe l'été loin de la maison. C'est donc par une journée écrasée de chaleur que la petite découvre la ferme des Kinsella, au fin fond de l'Irlande rurale. Personne ne lui a rien dit. Après tout les adultes n'ont pas à s'expliquer.

Un poil désorientée par ce nouvel environnement, elle se rend pourtant rapidement compte que l'attitude du couple sans enfant qui l'accueille est différente de celle de ses géniteurs. Ici, on fait attention à elle. C'est bien la première fois qu'elle est considérée comme un cadeau plutôt que comme une charge. Les Kinsella sont prévenants, attentifs à ses besoins et à ses envies. En d'autres termes, ils se comportent comme les parents aimants qu'elle n'a jamais eus.

Cependant, la fillette va se rendre compte au fil du temps que ce couple si gentil lui a caché quelque chose et que, décidément, le monde des adultes est parfois étrange.

Court roman ou longue nouvelle ? Peu importe. Claire Keegan décrit avec maestria le moment crucial où une fillette passe de l'autre côté de l'enfance. Un texte à la première personne qui met en scène des personnages taiseux dans une région où se disputent pauvreté sociale et traditions séculaires. Tout en subtilité, son écriture relève de l'esquisse. Un peu à la manière des impressionnistes, elle procède par petites touches successives jouant sur les contrastes et la lumière.

re. Sa prose, très elliptique, se focalise sur les sensations, le ressenti par rapport à la nature, entre le bruissement des feuilles et le doux clapotis de l'eau.

Un récit, tout en retenue, où affleure une sensibilité d'une rare justesse.

Jérôme Prévost

Les trois lumières, Claire Keegan, Sabine Wespieser, 2011, 100 pages, 14 euros.

LAURENT GRAFF DE GENTILLES VIEILLERIES

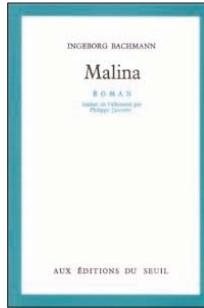
Un homme est « client mystère » en grandes surfaces. Son activité ? Agir comme n'importe quel client pour rédiger un rapport sur le comportement des vendeurs. Mais ce jour-là les portes de sortie refusent obstinément de s'ouvrir devant lui. Il reste donc dans le magasin, nuit et jour, il prend ses aises et finit par faire, sur le toit-terrasse, une étrange rencontre. — Un enfant dans le ventre de sa mère. Il raconte son lent développement, les examens, les préparatifs de sa naissance. Mais la grossesse ne va pas à son terme et l'enfant mort-né finit dans un sac plastique au sous-sol de l'hôpital. — Delphine Handtschoewerckerten est atteinte d'un mal mystérieux qui lui fait perdre progressivement les lettres de son patronyme. Elle pense échapper au maléfice en se mariant mais son nom marital subit le même sort. Elle meurt Delphine H. — Des gens disparaissent mystérieusement. Tel Jérôme Roman qui laisse son véhicule en panne sèche le long de l'autoroute. Un journaliste mène l'enquête. Dans un champ, près de Gand, il trouve une foule d'inconnus rassemblés là sans s'être concertés. Chacun dispose sur un « mausolée » hétéroclite un objet qui l'a accompagné dans sa fugue. — Ainsi l'auteur construit-il dix nouvelles en s'ingéniant à trouver à chaque fois un élément insolite pour lui donner corps. Cela

tombe parfois dans un mauvais goût avéré (un homme prisonnier d'un trou trop profond meurt de s'être mutilé pour manger) ou dans des considérations pseudo-philosophiques insipides (il raconte par exemple un monde dont l'amour a disparu). On mesure à quel point s'entretiennent des confusions autour de l'écriture, comme de faire de l'originalité à tout crin le fondement d'une nouvelle. Car enfin il faut que ce que l'on raconte ne soit pas un simple exercice de style. Certes le style est « ciselé » (Pascale Arguedas) mais l'univers est gentiment foutraque. Beaucoup trop gentiment depuis que Topor et Desproges sont passés par là. Tout ça est d'un humour vieillot et passé de mode. Parfois on se prend à espérer une vraie folie. Comme dans l'histoire de cet homme qui perd tout, les clefs de sa voiture (il rentre à pied), celles de son appartement (il prend une chambre à l'hôtel) et qui finit par perdre ses cheveux : il s'achète un bonnet. Point final ! On imagine le sourire des vieux messieurs distingués réunis par Dominique Gaultier (le patron du Dilettante) pour la lecture autour d'un thé. C'est désuet et Gaultier vieillit mal. S'il continue comme ça, il va devenir vraiment vieux et ses éditions avec lui. Quelle est sa ligne éditoriale ? La question est sans réponse, comme pour tout éditeur. Certes Le Dilettante aime les écritures léchées, les textes un peu passéistes et, parfois, l'anarchisme de droite du patron se rappelle au lecteur (par exemple quand il édite Marc-Édouard Nabe ou l'ami Alain Paucard dans un essai pour défendre la prostitution). Un ami reçut un avis de refus de son manuscrit, alléguant d'une « absence de chute » à ses nouvelles ! En 2012 ! C'est dire qu'ils n'ont jamais lu Carver ni Dubois ni... Je n'achèterai plus Le Dilettante les yeux fermés.

Roger Wallet

Selon toute vraisemblance, Laurent Graff, Le Dilettante, 2010.

INGEBORG BACHMANN COMMENT VIVRE AVEC DES CHARDONS DANS LE CŒUR ?



« Genres de morts ».

Ingeborg Bachmann est née en Autriche en 1926. Lorsqu'en 1971 paraît *Malina*, une campagne de presse se déchaîne contre son auteure. « Elle n'est plus la poétesse consolatrice de l'après-guerre, mais l'écrivain de la fracture, qui non seulement déroge aux critères formels et conceptuels du roman... mais porte sur la violence patriarcale et les idéologies mortifères une prose sans délicatesse. ¹ »

Philippe Jaccottet, qui admirait son œuvre poétique, fut pressenti comme traducteur (avec Claire de Oliveira). Il eut, paraît-il ², du mal à entrer dans le texte et décida d'aller la rencontrer. Il la découvrit si poignante et désespérée qu'il n'osa lui poser les questions préparées...

Je viens d'entamer le roman. La lecture effectivement me dérouta, me tient en alerte. Savoir les difficultés de Jaccottet me soulage presque. Ingeborg Bachmann veut une littérature *loin des petits fours verbaux qu'adore la populace cultivée*. Elle déteste la littérature qui serait *parure de cheminée*.

Elle se dit *extatique, incapable de faire du monde un usage raisonnable, je suis l'incarnation même du gaspillage intégral : je peux participer au bal masqué de la société, mais aussi me dispenser d'y aller... comme quelqu'un qui a*

oublié de se fabriquer un masque...

La narratrice dérive, lucide ou délirante, habitée de douleurs, proche de la folie, en une succession de récits, rêves, cauchemars, poèmes, légendes, lettres (énormément de lettres passionnantes) dialogues avec les deux hommes de sa vie, Ivan, Malina.

Je ne vis qu'en Ivan. Je ne lui survivrai pas. Le prénom d'Ivan, si souvent absent, sans cesse répété hante chaque page. Malina, qui donne au livre son nom, et à la narratrice sa présence et son attention, demeure bien discret et mystérieux. Vient enfin, omniprésente, la guerre ; l'après-guerre : *tous les souvenirs me brisent... on a voulu me faire croire que le jour... où les amas de décombres auraient disparu, tout s'arrangerait... le marché noir est devenu universel...*

Dialogues souvent décosus, phrases non achevées... Un troisième personnage habite le second chapitre : *Il porte un tablier de boucher, maculé de sang, devant un abattoir, au petit jour, il porte le manteau rouge du bourreau... il porte du noir et de l'argent avec des bottes noires devant les barbelés électrifiés... il porte ses costumes de la nuit la plus profonde, tachés de sang, épouvantables... et je lui crie de loin... je sais qui tu es, j'ai tout compris... ce n'est pas mon père, c'est mon assassin.*

Le père d'Ingeborg, écrit Lydie Salvayre, adhère dès 1932 au parti national-socialiste, en septembre 39 il fait partie du noyau dur des nazis de Carinthie...

Elle aima, plus qu'elle-même, Paul Celan, poète juif qui échappa aux camps d'extermination. Dès lors, on « comprend » mieux peut-être cette prose haletante, décosue, brûlante... déchirée.

Aline Salomon

1. Lydie Salvayre

2. Selon Pierre Assouline, Le Monde

Malina, Ingeborg Bachmann, 1971, nouvelle traduction, Le Seuil, 2008, P. Jaccottet et C. de Oliveira

JEAN-DÉSIRÉ-GUSTAVE COURBET

(1819-1877)



La femme dans la vague (1868)

L'identité du modèle est inconnue. Elle posera pour la *Femme au perroquet*, *Le réveil* et la *Jeune Baigneuse* (1866). À Regarder! L'artiste associe deux sujets fréquemment traités à la fin des années 1860, la femme nue et la mer. D'autres peintres plus académiques exécuteront d'autres variations: (1863) Paul Baudry, *La Perle et la vague* et Alexandre Cabanel, *La naissance de Vénus*.

Je lis Daniel Arasse, à lire et à relire: *On n'y voit rien*, sous-titre: *Descriptions*. « Il faudrait faire une histoire du poil en peinture. Ni plus ni moins. Comment on nous le montre, comment on nous le cache, lesquels on nous montre, lesquels on nous cache, etc. Ce serait une belle histoire de l'art. [...] À mon avis, la première, en tout cas la première qui m'intéresse, c'est *La Femme dans la vague* de Courbet » écrit-il.

Je ne me souviens pas de cette peinture. Recherche. Déclic, j'avais mis à disposition un certain nombre de magazines d'art, un seul manqua, je fis comme si je ne m'en étais pas

aperçu, pour l'amour de l'art! (Signalons: *Histoires de peintures*, une édition généreuse, France Culture/Denoël, 25 textes, 45 illustrations et un CD-MP3 qui vous permettra d'écouter les 12 heures d'émission diffusées en juillet-août 2003.)

Elle lève les bras, légère zone d'ombre et la clarté intense, triomphe du peintre, que la lumière soit! Impossible de les manquer, radicalement montrer, leurs pointes se terminent par les intensités d'un rose exquis. L'aisselle donne à voir. La mer n'a ni étendue, ni surface, l'artiste élimine tout plan intermédiaire entre le premier plan et l'horizon, étrange juxtaposition, le modèle appuyé surgit dans un cadre qui semble trop étroit; les aimables diagonales, dans un presque carré aux géométriques proportions, aimantent le regard et les sens. Des vaguelettes de blanche écume animent le bas du tableau, du sperme, une éjaculation ose Daniel Arasse, et l'artiste a signé en rouge, juste en dessous. La mémoire, joyeuse, invite *Le baiser de la pieuvre* d'Hokusai. Curieux? Copier-coller ces quelques mots.

Gustave Courbet, est né le 10 juin 1819 à Ornans, près de Besançon (Doubs), et mort le 31 décembre 1877. C'est un peintre français, chef de file du courant réaliste. Son réalisme fait scandale.

Après des études considérées comme médiocres et qu'il abandonne, il part pour Paris vers la fin de 1839. Logé par son cousin Jules Oudot, il suit des études de droit et parallèlement fréquente l'atelier du peintre Charles de Steuben, puis Adolphe Marlet l'introduit à l'atelier de Nicolas-Auguste Hesse, un peintre d'histoire qui l'encourage dans la voie artistique.

Engagé dans les mouvements politiques de son temps, il est l'un des élus de la Commune de Paris de 1871 (avec les idées du philosophe Proudhon). Condamné, emprisonné, il s'exile à la Tour de Peilz où il meurt. Il repose dans le cimetière d'Ornans, proche de sa maison.

Dominique Navet

JACQUES ASKLUND COLLABOS ET RÉSISTANTS



La fable est d'une limpidité évidente. Dans ce pays-là, tout le monde vit sous l'emprise d'un régime policier où tous les actes de la vie quotidienne sont contrôlés et censurés. Les livres bien sûr sont proscrits.

Garfeld est un employé modèle du Comité de censure. Un jour pourtant il franchit la marge qui sépare le légal de l'illégal: il aide, par son silence, un jeune Eskhine poursuivi par la police. Les Eskhines, en raison de leur origine ethnique, sont persécutés et envoyés dans des camps où ils survivent. De proche en proche, Garfeld va devenir leur complice agissant, jusqu'à devoir épouser la clandestinité de ceux d'entre eux qui luttent activement. Peut-on, sur un tel thème, ne pas tomber dans le didactisme bienpensant?

Jacques Asklund en fait la démonstration. Premièrement: fuir la figure du héros. Garfeld n'est pas Jean Moulin, il le dit, « *Moi, je ne suis qu'un petit fonctionnaire que vous êtes allés chercher et qui a eu de la chance. La grande erreur serait que je confonde ma chance avec du talent...* » Deuxièmement: rester au cœur de l'action, ne pas philosopher sur la destinée. Garfeld se trouve embringué malgré lui dans la « résistance » mais l'aide apportée aux Eskhines ne s'énonce jamais comme une volonté de dénonciation de l'État totalitaire. Garfeld éprouve parfois même cette insouciance légère à jouer « un mauvais tour ». Troisièmement: parler à la première personne, ce qui, d'emblée, installe la fiction. C'est d'ailleurs dès la troisième ligne que ce « je » se signale presque hors-la-loi: « *Sans me*

presser, je traversai, hors les clous, l'Avenue de la Grande Réconciliation...» Après coup, on comprend que ce type avait tout pour faire un « traître » parfait.

Que dire du style de Jacques Asklund ? Son écriture est classique, irréprochable, jusque dans la ponctuation. Il retrouve, dans les descriptions, les périodes solidement structurées mais, dans la narration, les phrases sont plus courtes, parfois nominales. Autre qualité : les dialogues sont réduits – rien de pire que ces pages emplies de tirets, comme en abusent les auteurs de polars ! – souvent relayés par le style indirect de l'introspection. L'ensemble gagne une belle lisibilité.

On aimerait entendre plus souvent parler de la Résistance avec cette simplicité, cette modestie, au lieu de vouloir nous faire accroire qu'elle fut innombrable et intrépide. En soixante ans, le Pouvoir a érigé une légende qui n'en est pas moins un mensonge d'État. Sans doute pour nous faire oublier que l'immense majorité des Français fut, sinon collabo, du moins complice par son silence des crimes commis. Sans doute pour nous faire oublier que les mêmes (une partie d'eux) qui défilèrent glorieusement en 44, la même année ou presque massacrèrent à Madagascar et en Algérie, que les mêmes ne comprirent rien à la guerre d'Algérie.

De l'*amnistie* (celle de 52 après la Seconde Guerre ou celle qui suivit l'Algérie) à l'*amnésie*, il y a trop d'assonance pour que ce soit fortuit. Jacques Asklund était historien et militant socialiste à Beaugency (Loiret). Les péripéties locales (et le Parti socialiste) ont décrété l'amnistie sur l'injustice qui le frappa en privant sa liste (de gauche) d'une victoire aux municipales de 95.

Ce livre sort à point pour interdire qu'on y ajoute l'amnésie.

Roger Wallet

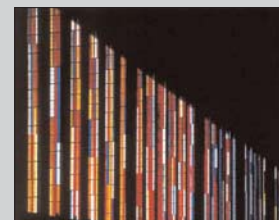
Le fichier des bannis, Jacques Asklund, Oskar éd., 2013.

11

Programme aperçu dans le journal... le grand Trio en la mineur de Tchaïkovski... pas sûr que ça m'intéresse. Misora Lee au piano ? Coréenne qui fut enfant prodige ? Soit, mais ces Asiatiques sont tout de même envahissants, admettons-le. Déjà qu'on a Lang Lang, Yundi Li, Zhu Xiao Mei et, sur chaque podium des grands concours internationaux, souvent sur la plus haute marche, un représentant du Japon, de la Chine ou de la Corée (du Sud bien sûr) pour assurer la continuité du pouvoir, s'il faut en plus qu'il y en ait une pour jouer de la musique russe... et à Amiens, dans l'église Saint-Pierre ! Mais, trêve de xénophobie. Avec Guillaume Barli au violon et Emmanuel Coulombel au violoncelle, au moins l'honneur de la vieille Europe est-il défendu. En fait, pour dire la vérité, j'aime Tchaïkovski (ce qui aux yeux de certains prouve d'ailleurs mon mauvais goût) et si je m'amuse à mettre en scène des réticences grossières, c'est à cause du lieu où le concert est annoncé. Est-ce qu'il n'y aurait pas quelque chose de malsain à remettre les pieds dans l'église Saint-Pierre ? située, comme peu le savent, au nord d'Amiens, pas tout à fait à Amiens-Nord (très bien connu, lui, de nos médias et des Français moyens) mais presque. Non qu'un potentiel danger me mette mal à l'aise : les kaïras du quartier, s'ils n'ont pas leur kalachnikov, ne sont pas plus menaçants qu'autrefois. Et puis, après tout, chacun son instrument, on est enfant prodige dans le domaine qu'on peut. Non, il ne s'agit pas de ça mais plutôt de la crainte de retrouver des lieux tellement fréquentés dans l'enfance, avec derrière chaque

pilier, sous chaque dalle, sur chaque banc, des souvenirs, des souvenirs, des bribes de chants, des odeurs de fleurs de deuils et des nuées d'ennuis, ces moments immenses où l'esprit se sauve, fait ses rêves, fait et refait le monde, invente des double et triple vies, frôle la voûte de la nef, se glisse dans les chapeaux des vieilles dames, sous les jupes des filles, plonge dans le vin du calice et regagne son crâne, en catimini, juste avant l'*ite missa est* libérateur. Et comme de juste, alors que la belle Misora parcourt son clavier avec l'élégance d'une jeune fille dansant la danse de la grande paix (image choisie, n'est-ce pas, pour évoquer habilement le sud-est asiatique), alors que Tchaïkovski déroule pathétiquement sa musique de chambre, de variation en variation, soudain, au bout d'une série de notes reprises par le violon puis le violoncelle, juste derrière le bois laqué du piano noir, comme d'autres apparaissent dans une grotte des Hautes-Pyrénées, baigné dans les couleurs des vitraux des hautes fenêtres latérales, apparaît, sans aucun moyen de l'en chasser, le visage douloureux, apparaît mon père, avec ses grandes mains qui rejettent ses cheveux, là, juste avant la coda, juste avant les applaudissements, avant que je ne fuie avec d'autres caouins et corbeaux freux.

Jean-Louis Rambour



MD, « LE ROI DE LA PAMPA »



« Une grande nouvelle vient de tomber, susceptible, non de changer la face du monde, mais n'en doutez pas, celle du Gers ! En effet, le ci-devant Sénateur Maire duc de Marsan pourra porter le nom de... d'Artagnan... Vous avez bien lu... Il s'appellera dorénavant duc Aymeri de Montesquiou-Fezensac d'Artagnan... Excusez du peu ! Pour avoir ce droit, il en fait la demande en bonne et due forme au ministre de l'Intérieur le... 18 mai 2011. Si celui-ci a mis plus d'un an pour lui répondre, c'est qu'il vérifiait ses véritables origines... Il n'aurait tout de même pas fallu donner le nom d'un héros français à un quidam qui ne serait pas un pur produit du terroir, au cas où dans les quartiers du nobliau de Marsan il y aurait quelques origines douteuses du temps où les Maures sont arrivés jusqu'à Poitiers... »

Ainsi commence l'un des billets de MD dans l'hebdomadaire du PCF du Gers.

MD c'est Michel Dubos, que nous avons connu dans l'Oise où il était arrivé jeune instituteur en 1967. Nous le retrouvons aujourd'hui à Auch, dans le Gers, qu'il nous a fait connaître et où, avec Jackie, son épouse, revenu « au pays » depuis 1989, il continue son chemin militant.

Michel aime écrire. Déjà, au début de son parcours militant, il rédigeait des articles dans « la page de l'Oise ». Ce qu'il préfère ce sont les pamphlets, dans lesquels il excelle.

Pour lui, militer « C'est prendre parti, au sens propre du terme », et il précise : « Je ne suis ni entré dans une chapelle ni dans une secte [...], mais dans l'organisation qui me semblait, et qui me semble toujours, la plus efficace, pour en finir avec les inégalités de cette société. »

Il se souvient encore de cette assemblée générale du syndicat des enseignants en 68 : Sa première prise de parole. Qui fut sifflée, huée même, mais qui, curieusement, le galvanisa. Il s'était en effet opposé à l'occupation de l'inspection académique, en faisant remarquer que ce n'était pas ainsi qu'on changerait les choses dans l'Éducation nationale. Car, c'est un des traits de caractère de Michel, il n'a pas « la langue de bois », il ne mâche pas ses mots, il affronte, il argumente, il n'aime pas le consensuel... Rebelle.

Fidèle aussi, fidèle à ses engagements. « J'ai participé aux luttes nombreuses, depuis les manifestations laïques de 1967 à celles d'aujourd'hui contre l'accord Medef-CFDT en passant par le 13 mai 1968, sans parler des "marches" pour la paix contre l'arme nucléaire ou contre la guerre du Viet Nam... avec un souvenir particulier pour la première commémoration, vingt ans après, des massacres de Sabra et Chatila où je me suis retrouvé avec des délégations du monde entier dans les rues de Beyrouth... »

Sa rencontre avec Raymond Maillet demeure un grand moment : « C'était un type extraordinaire, très calme, très solide, et folklo. Quand il a été élu député il allait à l'Assemblée nationale avec sa "Dyane" pourrie. Ils avaient failli le mettre en prison ! Après, il était connu,

lui, le député communiste, c'était un des seuls à qui on ne demandait pas les papiers pour entrer à l'Assemblée nationale. Maillet face à Hersant. C'était quelque chose ! »

Il se souvient des affiches « où l'on voyait Hersant et Dassault avec des borsalinos, et ce slogan : "Les gangsters, ce sont eux". »

S'il semble toujours décontracté, il n'en demeure pas moins quelqu'un d'exigeant qui travaille énormément ses dossiers... « À présent, avec internet, c'est plus facile. J'aurais eu ça avant pour mes journaux, j'aurais été le roi de la pampa ! »

Lorsque nous lui avons demandé de définir ce qu'était pour lui militer, voici ce qu'il a écrit :

« C'est une façon de dire non à l'indifférence, de se révolter avec l'espoir de modifier, voire de changer la politique dans le sens de la justice pour tous, pour un monde où ceux qui n'ont que leur travail pour vivre soient au centre de toutes les préoccupations. »

Il conclut avec ces quelques vers de Louis Aragon :

« J'aurais tant aimé cependant / Gagner pour vous pour moi perdant / Avoir été peut-être utile / C'est un rêve modeste et fou / Il aurait mieux valu le taire / Vous me mettez avec en terre / Comme une étoile au fond d'un trou. »

Aline et Serge Salomon

Raymond Maillet fut député de l'Oise et président du Conseil régional de Picardie (décédé en 1984). — Robert Hersant est connu comme patron de presse (notamment Le Figaro... ou la Cinq). Il avait été condamné en 47 à dix ans d'indignité nationale pour collaboration. Il fut député de l'Oise de 56 à 58. — Marcel Dassault, l'avionneur bien connu, fut député de l'Oise (gaulliste) pendant trente ans, jusqu'à sa mort (1986). Il était également patron de presse (Jours de France). Déporté à Buchenwald, il avait été sauvé par Marcel Paul, membre du PCF, à qui il témoigna toujours sa reconnaissance.

Comment on naît à la chanson : les musiciens de la famille...

Un piano déglingué venant de la famille de mon père trône dans la maison. Je tape sur les touches qui marchent encore. Un jour mon père le transforme en petit bois, à coup de masse et de merlin, puis il y met le feu dans le jardin. Je poursuis mon apprentissage du piano sur la nappe à carreaux de la table de la salle à manger. C'est moins bruyant.

Du piano j'ai sauvé les touches en ébène des dièses et des bémols et les plaquettes d'ivoire recouvrant le reste du clavier. Je n'ai jamais rien pu faire d'autre de ces reliques sinon les contempler, cœur serré pour le piano mort de mort violente.

Aujourd'hui, dans la pièce où je travaille il y a deux pianos, trois guitares, un banjo, une clarinette, une flûte, un ocarina, deux harmonicas, un métalophone, une cithare, un rebec... Et d'autres petits instruments à coup sûr : des claves, des maracas, des guimbardes, des harmonicas minuscules... Oui, mais quand on a la place ! Or pas du tout. Tout cela s'entasse dans douze mètres carrés... C'est la vengeance absurde des nostalgies enfantines...

Un violon dans son écrin, qu'on ne touche pas, qu'on ne sort pas, qu'on ne joue pas. C'est le violon ayant appartenu à la jeune fille que fut ma mère. Pourquoi ne joue-t-elle pas ? Pourquoi ne m'a-t-elle pas montré comment on en joue ? Pourquoi n'ai-je même pas le droit d'avoir seulement l'idée de lui demander si je peux m'en servir ?

Un banjo mandoline à doubles cordes appartenant à mon père est posé là. Que fait cet instrument ? Il n'en joue pas. Il n'en a jamais joué. Ça ne le dérange pas que je m'en serve. La vérité est qu'il est injouable, comme le sont à peu près tous ces banjolines des années 20. Comment ça s'accorde ? Il n'en sait rien. Je m'en suis tout de même servi sur scène. Depuis, il dort chez moi.

La clarinette de mon grand père... Parfois il la sort. Il souffle de vieux airs. Les anches sont trop dures, cassantes, ou son souffle est trop court. Je comprendrai plus tard que les clés sont injouables et que les tampons sont desséchés. C'est pourtant la clarinette avec laquelle il a joué dans la musique municipale de Paris puis dans une fanfare de l'armée française. C'était juste avant août 1914. Par la suite la clarinette n'avait plus sa place dans les tranchées et après la guerre il n'avait plus le cœur à ça. Sa clarinette sonnait bien dans les aigus. Ailleurs, elle s'asphyxiait. Il ne jouait jamais très longtemps. Ça devait lui faire mal aux tripes de constater leurs défaillances à tous les deux... En prime, il se faisait engueuler par sa femme à qui l'instrument cassait les oreilles.

La clarinette, elle aussi, dort chez moi.

J'ai toujours eu un harmonica dans ma poche quand j'étais gosse. C'étaient des années où l'harmonica avait du succès : Albert Rainsner, Toots Thielemans, Larry Adler, Carey Bell et la musique du film *Touchez pas au Grisby*... Voyant



que je ne décrochais jamais, mes parents m'ont acheté un Hohner chromatique avec bouton poussoir. Un douze trous pour débutants. Je n'ai jamais été très doué avec les instruments à vent. Et puis ces trucs m'empêchaient de chanter ! Mais il y a avec l'harmonica deux bonheurs inégalables. Son goût, tout d'abord ! Un goût d'acide et de métal sur les lèvres et dans la bouche. Une merveille ! Ensuite il y a ces notes que l'on transforme en sanglots quand un chagrin nous attend en haut d'un arbre.

Je les faisais chier, je les faisais chier, je les faisais chier... Capable de chanter en boucle la même chanson pendant des heures ou, en voiture, pendant des centaines de kilomètres. Et moi je connais une chanson pour embêter les gens... et moi je connais une chanson pour embêter les gens et moi je connais...

Mon grand-père ne se contentait pas de regarder sa clarinette avec la détresse que l'on réserve à un amour perdu, il chantait aussi. Et comme beaucoup d'hommes de son âge, il avait une prédilection pour les opérettes. Il était incollable au *Jeu des Mille Francs* du temps où l'animation en était faite par Lucien Jeunesse. Les auditeurs, en admiration devant l'animateur-chanteur, adressaient quantité de questions sur les œuvres de Charles Lecocq, Victor Massé, Franz Lehár, Reynaldo Hahn, Emmanuel Chabrier et Jacques Offenbach naturellement... J'avais droit, dans ses bons moments, à tout ce répertoire. J'avais beau juger étranges ces airs et cette manière de chanter, les opérettes sont entrées dans ma mémoire pour ne jamais plus en sortir.

Si j'y songe, nous étions une vraie famille de musiciens : chacun avait un jour approché un instrument, avait enfermé l'objet dans une boîte ou dans un placard... et se gardait bien de s'en servir ! Ces gens résistaient en somme à ce qu'ils devaient considérer comme une faiblesse coupable ! J'ai brisé le cercle fatal. Mais mon jeune frère est le plus fort et le plus courageux de tous. À cinquante ans passés il vient de se mettre à la contrebasse !

Cette affaire de musique est à n'en pas douter un virus sexuellement transmissible. Ma fille, qui fut une délicate pianiste, s'est mise en amour avec un musicien professionnel, compositeur et multi instrumentiste de talent. L'un de mes neveux est souffleur dans des saxos, flûtes et trucs à trous et air comprimé de tous poils ! Et c'est un jazzman lumineux. L'une de mes nièces écume les cabarets et les salles de spectacles, d'autres neveux encore ont fait partie de la scène rap il y a quelques années... Ho ! Hé ! Les jeunes ! Vous pourriez pas faire un peu boulanger ou mécano, comme tout le monde ?

Michel Lalet

SI TOUS LES PIEDS DU MONDE VOULAIENT SE DONNER LA MAIN...

La pratique du football remonte à des temps immémoriaux. Il s'agissait jusqu'à l'époque contemporaine d'un jeu et non d'un sport au sens olympique du terme.

Les Grecs connaissaient plusieurs jeux de balle se pratiquant avec les pieds : *aporrhaxis* et *phéninde* à Athènes, *épiscyre* à Sparte. La situation était identique chez les Romains où l'on pratiquait la *pila paganica*, la *pila trigonalis*, la *follis* et l'*harpastum*. Dans le jeu lacédémonien *épiskyros*, de même dans l'*harpastum*, le caractère brutal et guerrier était privilégié.

En Chine, dès le troisième siècle avant notre ère, il est attesté qu'hommes et femmes jouaient au *Ts'uh Kùh*. Une petite boule de cuir remplie de plumes et de cheveux devait être bottée avec le pied dans un petit filet fixé en hauteur. Discipline d'entraînement militaire¹ autant que sportive, on pouvait s'y montrer aussi bon soldat que général. S'il y eut à chaque époque des champions fort réputés, l'empereur Hongwu de la dynastie des Ming avait une telle détestation pour ce jeu guerrier qu'il n'hésitait pas à faire couper la tête à ceux qui avaient l'outrecuidance de s'y adonner. Ce serait certainement une bonne idée de nos jours pour éviter les débordements dont nous sommes témoins. Il est admis qu'aux temps jadis, nombre de souverains, à l'inverse de l'émir actuel du Qatar, avaient une préférence pour le tir à l'arc. Nombreux furent les dynastes qui tentèrent d'interdire ce sport sans succès. Edouard III estimait le football sans intérêt et il fit battre les Bleus à coup de flèches à Crécy. Le tir à l'arc s'avéra le plus efficace pour éliminer l'adversaire.

La faiblesse humaine est attirée par tous les vices ; au mépris des mises en garde de ses gouvernants éclairés, le peuple se montrait

fort peu soucieux des mâchoires déboîtées et des membres meurtris. À l'époque médiévale, le jeu de ballon adoptait les formes les plus diverses locales ou régionales². Il autorisait qu'on se frottât joyeusement la couenne entre bourgs et villages, les jours de fête. Cela prenait l'allure de véritables luttes sur les routes, les places, à travers les champs, en passant par-dessus les haies, les barrières et les ruisseaux. Ce « football de masse » ne connaissait ni limitation du nombre des joueurs ni règles définies. Tout ou presque était permis pour amener le ballon aux emplacements désignés. Cela devait paraître si violent et vulgaire qu'en la perfide Albion, on préféra longtemps le cricket, plus aristocratique et plus respectueux du gazon³.

L'histoire moderne du football débute en 1863, au moment où, en Angleterre, le rugby et le football-association se sont séparés. En effet, à partir du début du siècle, les étudiants, toujours prompts à s'encanailler, commencèrent à organiser des matches sur les places, les terrains de jeu, voire dans les cloîtres de leurs collèges. Bientôt, les différences de conception relatives aux modalités d'utilisation des pieds et des mains surgirent. C'est ainsi que, très contrariés par la variante extrême du jeu pratiquée par ceux de Rugby, leurs rivaux de Cambridge entreprirent d'unifier les règles⁴ et de fédérer leurs partisans. L'influence de la Pax britannica fit le reste. Le football se répandit en dehors de la Grande-Bretagne, la communauté internationale du football se mit à croître constamment.

À la veille de la Coupe du monde 2014, les six cent mille équipes recensées alignent près de seize millions de joueurs. Pour ma part, comme l'écrivait Cicéron dans ses *Tusculanes*, quels que soient les mérites de l'exercice physique, le meilleur sport pour conserver le souffle demeure encore la Philosophie.

1. Il existe un manuel datant de la dynastie de Han, traitant de la formation militaire, où l'on trouve dans les exercices physiques détaillés, le *Ts'uh Kùh*.

2. Les racines européennes du football viennent de la soule (choule, calcio, hurling ou folk football selon les régions).

3. Comme l'affirmait dédaigneusement Henry John Crickitt Blake dans ses *Reminiscences of Eton* (1831) : « Je ne peux pas considérer le football comme un sport de gentlemen ; après tout, le petit peuple du Yorkshire y joue ».

4. C'est à partir de ces règles acceptées le 26 octobre 1863 qu'a été fondée la plus ancienne fédération de football du monde, la Football Association.



revuelesannees.
blogspot.com /

Lettre bi-mensuelle publiée
avec le soutien de la revue *Incognita*
et des Éditions du Petit Véhicule,
à Nantes. *Les Années* sont en ligne sur
editionsdupetitvehicule.blogspot.com/

2013, Les années – Une publication bimensuelle de : Ciel en Picardie.

Ont participé à ce numéro : Dominique Cornet, Hervé Gouzerh, Prisca Hazebrouck, Élie Hernandez, Michel Lalet, Rémi Lehallier, Mario Lucas, Hugues Moussy, Dominique Navet, Jérôme Prévost, Jean-Louis Rambour, Aline Salomon, Serge Salomon, Roger Wallet.

Réactions et contributions attendues à :
cielsenpicardie@orange.fr